

## *Une veste pour Faulkner*

à Jean-Luc Sarré

 27 août 1951

C'est pourtant simple, m'a dit William Faulkner hier soir. Je voudrais une veste comme la vôtre : en velours côtelé blanc ou écru, avec des poches à soufflets, une martingale et une fente dans le dos pour que je puisse la mettre quand je monte à cheval. Nous étions tous deux sur la terrasse de Rowan Oak, lui allongé la pipe à la main dans ce vieux rocking-chair où il restait parfois des heures à contempler silencieusement les forêts giboyeuses qui s'étendent au-delà de sa propriété, moi à ses côtés sur une chaise en paille tressée. J'avais passé la journée à l'aider aux champs, sous une chaleur torride que menaçaient sans cesse les orages au loin. Ce jour-là Faulkner avait fait venir toute l'équipe, avec le matériel : une presse-botteuse branchée sur un tracteur que conduisait un Noir, un gros râteau-faneur mécanique traîné par deux mulets, un autre râteau tiré par une jeep que Faulkner conduisait lui-même, et cinq hommes, dont moi, qui déversaient l'herbe dans la presse, prenaient les balles, les chargeaient sur une charrette attelée de deux mulets, et les conduisaient ensuite jusqu'à la grange, où ils les empilaient. Ensuite les

hommes étaient rentrés chez eux – sauf moi, qui devais passer la soirée à Rowan Oak. Il était question d’aller ensemble le lendemain dans les bois à cheval pour guetter – et avec un peu de chance poursuivre – les daims.

Une veste comme la vôtre, m’a dit Faulkner avant-hier, ce n’est pourtant pas compliqué, mais je n’arrive pas à la trouver. J’en avais déniché une à peu près pareille – *à peu près*, c’est précisément le problème – chez Abercrombie, mais une fois arrivé chez moi, je l’ai trouvée trop « jeune ». Je l’ai donc renvoyée. Chez Beardsley, ils ne faisaient plus ce modèle depuis deux ans. Chez Smartie, ils ne l’avaient jamais fait, et semblaient ne pas très bien saisir ce que je souhaitais. C’est incompréhensible, n’est-ce pas ? À croire que cette veste est un exemplaire unique... Qu’en pensez-vous ? m’a demandé Faulkner en se tripotant la moustache, lèvres pincées. J’ai un peu ri et lui ai rappelé, pour changer le cours de la conversation, la belle sortie que nous avions faite à cheval deux semaines auparavant, au cours de laquelle, veste en velours ou non, nous avions aperçu sept daims, ou plus exactement des daines, puis un vieux mâle après lequel nous avons couru sur presque quatre-vingts kilomètres, de sept heures du matin à trois heures de l’après-midi. Nous étions rentrés à la nuit tombée, et avions dû lire la boussole à la lueur des allumettes.

Oui, c’était une belle journée, m’a dit Faulkner en tirant pensivement sur sa pipe, les yeux peut-être perdus dans de vieux souvenirs de chasses à l’opossum, de cavalcades

de cerfs ou de longs et tragiques combats entre chiens et ours, bien au-delà de la vague obscurité des bois qui entourent sa propriété. J'observais sa nuque soudain figée, son poil dru et grisonnant que venait rehausser la lumière du salon qui se déversait en flaques pâles sur la terrasse où nous étions.

Oui, une belle journée, répéta-t-il... mais des sorties comme celle-là sont bien rares (effectivement, nous n'avons aperçu aujourd'hui qu'un daim, et encore d'assez loin). Voulez-vous que nous rentrions? fit-il soudain en se levant. Vous prendrez bien un whisky?

J'acceptai, et allai m'asseoir dans le canapé du salon, juste sous le portrait de son arrière-grand-père le colonel. Pendant ce temps, à l'autre bout de la pièce, l'arrière-petit-fils servait le whisky. Tout était paisible et silencieux.

Je suis heureux de cette sortie demain, me dit-il. D'autant que c'est le jour où j'avais été invité à me rendre à une cérémonie pour la remise d'un prix qui m'a été attribué. – Encore un? plaisantai-je. Il ne vous reste pourtant plus rien à obtenir, me semble-t-il. Qu'avez-vous trouvé comme excuse pour ne pas vous y rendre, cette fois-ci?

Je me souvenais de ce jour de novembre dernier où nous étions occupés à chauler un de ses champs lorsqu'un garçon de ferme essoufflé était venu lui annoncer que le Nobel lui avait été décerné. Il était resté quelques secondes immobile, puis avait planté sa pelle dans le tas de chaux, enfilé sa veste sans un mot, s'était rendu chez lui, et je l'avais

vu revenir quarante-cinq minutes plus tard, raide et toujours silencieux, la démarche presque militaire. Il avait ôté sa veste, avait saisi la pelle et sans un regard m'avait dit : Je n'irai pas. (Mais il y était allé.)

Faulkner apporta les deux verres, les posa sur la petite table en fer forgé devant moi, et vint s'asseoir à ma droite. Nous trinquâmes. Regard froid, lèvres minces et closes, son visage s'était fermé. Comme souvent, il était sur la défensive.

Ce n'est pas une excuse, dit-il après avoir bu une longue gorgée de whisky, c'est la pure vérité. Je leur ai dit que j'étais un fermier, occupé par les travaux de la ferme, et qu'un fermier du Mississippi n'a pas le loisir de voyager, surtout en pleine fenaison.

Nous bûmes en silence. Je me retournai un peu et fixai derrière moi le portrait de l'arrière-grand-père, qui avait commandé un régiment durant la guerre de Sécession. Leurs yeux à tous deux étaient de forme différente, mais ils avaient le même regard grave et attentif.

Vous avez raison, dis-je. Tout ce cirque doit être assommant. Nous serons bien mieux à courser les daims.

Nos verres étaient finis. Faulkner eut alors l'air soucieux. Il se leva, se dirigea vers les rayonnages de la bibliothèque, en sortit un livre qu'il feuilleta, bloqua une page du doigt, et me le tendit. C'était un livre qui traitait de la chasse à courre, mais telle qu'on la pratique dans le Sud – c'est-à-dire sans l'habit rouge. Le livre était illustré de superbes gravures.

Voyez-vous, me dit-il en désignant l'habit d'un cavalier monté sur un magnifique cheval bai, c'est une veste comme celle-ci que je voudrais, une veste comme la vôtre. Vous l'avez achetée chez Brooks, à New York, si je ne me trompe ?

J'acquiesçai de la tête.

Eh bien je leur ai téléphoné... Mais ils ne font plus ce modèle non plus, fit-il d'un air désolé.

J'eus alors une idée.

D'accord, dis-je soudain. Je dois me rendre à New York le mois prochain. Je porterai ma veste, et leur demanderai s'ils peuvent se procurer le tissu et en faire une exactement comme la mienne.

Je levai les yeux vers le visage penché sur moi de William Faulkner. Ses lèvres si fines étaient comme figées en un sourire aussi large qu'inhabituel, et il hochait la tête les yeux un peu plissés, d'un air de volupté satisfaite. Je sentais son haleine chargée de whisky et de tabac mélangés. Je lui rendis son sourire, et il me tapa sur l'épaule. À cet instant, je ne sais pourquoi, il me parut soudain immensément solide, presque invincible. Puis il alla ranger le livre dans la bibliothèque et silencieusement nous resservit à tous deux un whisky. Dehors, la chaude nuit d'août s'était pleinement installée, avec ses concerts de grillons et les délicieuses odeurs qui remontaient parfois jusqu'à nous des chevaux dans les stalles.